

« Thionville : Départ 3 h. 50 soir.  
 « — Arrivée 5 h. 40 —  
 « Longuyon : Départ 5 h. 50 —  
 « Montmédy : Arrivée 6 h. 20 —

L'ingénieur ajoute, pour compléter les renseignements demandés par l'instruction, que Metz (station de devant les ponts) étant à 25 kilomètres de Thionville, il eût sans doute suffi de moins d'une heure au train du commandant Magnan pour s'y rendre, s'il n'eût pas dû rétrograder jusqu'à Charleville le 18 au soir. Il n'ose affirmer qu'il eût pu passer le 20, bien que la voie coupée le 19 à Mézières ait été un moment rétablie le lendemain 20, à deux heures du soir.

Ainsi le 18 août, à neuf heures du soir, au moment où les derniers coups de canon d'Amanvillers venaient de se faire entendre, le commandant Magnan était à Hayange, à 7 kilomètres de Thionville, à 20 kilomètres du champ de bataille.

Il apprenait par le télégraphe « que la voie n'était pas sûre et qu'elle pouvait être coupée entre Thionville et Hayange, » et, sans chercher à confirmer l'exactitude de ce renseignement incertain, non-seulement il ne faisait aucun effort pour gagner Thionville, non-seulement il ne prenait pas le temps d'attendre passivement sur place que son train pût reprendre sa marche, mais il se faisait aussitôt ramener 132 kilomètres en arrière pour aller à Charleville expédier une dépêche, lorsqu'il avait un bureau télégraphique à sa portée.

La difficulté que cet officier supérieur éprouve à arriver à la vérité, dans les deux dépositions successives que nous venons de citer, montre qu'il redoute l'examen de sa conduite dans cette circonstance. — Devant la commission d'enquête, les embarras de la voie ne lui ont permis d'arriver à Charleville que le 19 août, et il n'est parvenu à Thionville que lorsque le pont de Maizières-lès-Metz était déjà rompu. — Depuis lors, il a étudié avec plus de soin les divers incidents produits par l'apparition de l'ennemi sur la ligne des Ardennes; il sait que, pendant la nuit du 18 au 19, la voie a été pendant quelques heures interceptée à Pierrepont, et ne voulant pas reconnaître qu'il est arrivé aussi près du but, il retarde à dessein la marche de son train, laisse entendre qu'il a été arrêté par l'incident de Pierrepont, et affirme qu'il n'est arrivé à Audun qu'à deux heures du matin.

Le lendemain, il comprend qu'on va lui demander compte du temps perdu à Charleville, et il veut en même temps insinuer que son entrevue avec le colonel Turnier a eu lieu au moment où, quittant la gare de Thionville pour se rendre à Metz, il n'avait aucune raison de charger cet officier de ses communications pour le maréchal Bazaine. — Il avance son départ de façon à arriver à Thionville dans la matinée, et, pour confirmer le fait, il voit partir devant lui un train de vivres qui avait déjà quitté la gare à deux heures quarante avant son arrivée.

Nous reviendrons plus loin sur la question des communications. Qu'il nous suffise pour le moment, de constater que si l'empereur eût envoyé au maréchal Bazaine, par un train spécial, un simple colis en place du commandant Magnan, le train se serait garé à Hayange, aurait repris sa route le lendemain, et l'envoi serait parvenu à destination le 19 dans la matinée. L'initiative du commandant Magnan à Hayange a donc eu pour effet d'empêcher son arrivée à Metz.

Serait-ce le résultat du trouble produit par la surprise d'une nouvelle inattendue? On préférerait s'arrêter à cette idée, mais le même fait se reproduit le lendemain 19. — Le commandant Magnan, de nouveau arrêté dans sa marche vers Metz, cause pendant une heure avec le colonel Turnier. Cet officier a envoyé le matin même à Metz l'émissaire Mercier; trois heures après le départ du commandant Magnan, il va faire partir le garde forestier Déchu. — Le lendemain, il doit expédier l'agent de police Flahaut avec la lettre sur laquelle le nom du commandant Magnan est mystérieusement ajouté après coup. Il paraît difficile d'admettre qu'après cette conversation le commandant Magnan ait pu ignorer qu'à ce moment une tentative de sa part avait toute chance de succès; mais il n'essaye pas d'aller plus loin et s'empresse de retourner à Montmédy pour s'occuper de trains de munitions dont il pouvait sans crainte confier la direction à l'intendant de Préval ou à tout autre.

Ce second mouvement de retraite aurait-il été occasionné par un oubli du colonel Turnier? Cet oubli paraît difficile à admettre dans une conversation où le commandant Magnan a dû nécessairement presser son interlocuteur de questions sur les moyens de communiquer avec Metz. En tout cas, le lendemain 20, à neuf heures cinquante du matin, le commandant Magnan recevait du colonel Turnier la dépêche suivante :

« On affirme que le maréchal Bazaine était hier « sous Metz avec l'armée. »

Ce télégramme ne pouvait laisser aucun doute sur l'arrivée d'un émissaire et sur la possibilité de communiquer avec le maréchal; en recevant cette nouvelle, le commandant Magnan, qui avait à sa disposition la ligne télégraphique encore ouverte avec Thionville, avait toute facilité pour constater que l'émissaire Mercier, envoyé la veille, avait pu effectuer son voyage en voiture de Thionville à Metz (aller et retour) dans la même journée, sans le moindre accident. A ce moment encore il aurait pu suivre l'exemple de MM. Renou et de Lamothe-Fénelon qui, arrivés le 19 à Montmédy, avec un convoi de poudre, continuaient leur route le 20 août sur Thionville par le train de voyageurs, se rendaient en voiture à Metz, où ils arrivaient sans être arrêtés par l'ennemi, et venaient le 21 informer le quartier général des mesures prises pour le ravitaillement de l'armée sur la ligne des Ardennes

(voir la lettre n° 392, 4<sup>e</sup> section, signée Jarras, en date du 21 août 1870).

Ajoutons, pour terminer, cette énumération des faits qui constatent la facilité des communications avec Metz jusqu'au 21 à midi, que, dans cette même journée du 20, le garde forestier Déchu rentrait à Thionville, après avoir remis au directeur des télégraphes dix-sept dépêches officielles dont il était porteur; que, le même jour, l'agent de police Flahaut se rendait de Thionville à Metz avec le courrier du colonel Turnier, sans rencontrer personne, et que le lendemain, 21 août, la femme Imbert, émissaire du maréchal Bazaine, pouvait encore se rendre en voiture de Metz à Thionville, où elle est arrivée sans encombre, vers midi, en même temps que l'émissaire Flahaut, de retour de sa mission.

En résumé, le commandant Magnan, chargé d'une mission de l'empereur pour Metz, est arrivé à Hayange le 18, à neuf heures du soir.

Arrêté par l'avis que la voie n'est pas sûre, non-seulement il ne fait aucun effort pour continuer sa route, mais il quitte son poste et se fait ramener à plus de trente lieues en arrière pour n'arriver à Thionville que le lendemain 19, à deux heures quarante du soir, au moment où la circulation, rétablie pendant la matinée, vient de nouveau d'être interceptée. — Arrêté une seconde fois, il ne cherche pas davantage à arriver au but de son voyage, et il retourne à Montmédy, où il reste, bien qu'il ait eu jusqu'au 21 la possibilité d'arriver à Metz sans rencontrer l'ennemi et qu'il ait été mis à même de constater cette possibilité par la dépêche du colonel Turnier, reçue le 20 à neuf heures cinquante du matin.

D'autre part, l'instruction constate que, le 18, à midi quarante-cinq, le commandant en chef de l'armée du Rhin a reçu de Châlons l'avis du départ de son aide de camp. L'attention du maréchal Bazaine s'est aussitôt portée sur la ligne des Ardennes. Il a exprimé les craintes que lui inspirait la destruction de cette voie ferrée (post-scriptum de la dépêche 33044) et, par suite, il a dû penser que l'arrivée à destination du commandant Magnan pouvait être empêchée.

Il a prescrit alors au directeur des télégraphes de Metz de demander à Thionville ce qui se passait dans les environs, avec invitation de se mettre en relations avec la ligne des Ardennes et de le tenir au courant de tout ce qu'il apprendrait.

On ne saurait admettre qu'après avoir donné cet ordre, le maréchal Bazaine ait ignoré que la circulation sur la voie ferrée, interrompue le 18 à six heures trente du soir entre Thionville et Metz, était rétablie le 19 de six heures du matin à une heure de l'après-midi, et que, le même jour, pendant une heure, il a pu correspondre par le télégraphe avec la ligne des Ardennes.

Le général Coffinières en a reçu avis et l'instruction en a retrouvé trace dans ses archives. Par

suite, prévenu du départ du commandant Magnan et ne le voyant pas arriver le 18 au soir, comme on le lui avait annoncé, le maréchal a eu toute facilité pour lui envoyer, pendant la matinée du 19, des instructions à Thionville, par la voie ferrée ou par le télégraphe.

Enfin, il résulte de la note précitée adressée le 18 à deux heures du soir au directeur des télégraphes de Thionville, qu'on ne pouvait pas ignorer dans cette place que le maréchal Bazaine était à Metz.

#### CHAPITRE IV

##### Rapports du commandant Magnan avec le colonel Turnier.

##### Entrevue du commandant Magnan avec le colonel Turnier.

Reprenons, en suivant les questions du rapporteur et l'ordre chronologique des faits, la partie de la déposition du commandant Magnan où il rend compte de son entrevue avec le colonel Turnier et de ses efforts pour se mettre en communication avec le maréchal Bazaine.

« D. — Quand avez-vous eu connaissance de la « bataille du 18?

« R. — La première nouvelle de l'engagement qu'on « disait, du reste, favorable pour nos armes, m'a « été donnée à Audun, dans la nuit du 18 au 19, et, « quand je suis arrivé à Thionville, le 19 au matin, « j'ai eu quelques détails nouveaux, mais on ne « connaissait pas encore exactement quelle avait « été la journée.

« D. — Vous êtes-vous mis en rapport avec les « agents qui conduisaient le train de blessés que « vous avez rencontré avant votre arrivée à Thion- « ville et quelles nouvelles vous ont-ils données de « la journée du 18?

« R. — Je leur ai demandé si ces blessés étaient « de l'engagement de la veille; ils m'ont dit que « non. — Je leur ai demandé aussi des nouvelles de « la bataille du 18; ils m'ont répondu qu'on s'était « très-fortement battu à Saint-Privat et que les « Prussiens avaient subi de très-grandes pertes. « Comme les trains croisaient à une station à cause « de la voie unique, je n'ai pas pu en savoir plus « long, et en ce moment-là encore, d'après ces dires, « je croyais que la journée du 18 était un succès « pour nos armes. Un blessé m'avait dit pourtant « que le maréchal Canrobert était au ban Saint- « Martin, ce qui nous semblait en contradiction avec « les autres dires.

« D. — L'observation de ce blessé n'a-t-elle pas « provoqué de votre part des investigations plus « approfondies pouvant vous renseigner d'une ma- « nière plus précise?

« R. — Non. Je n'en avais pas d'ailleurs le temps, « et, comme je touchais au but de mon voyage, je « croyais connaître bientôt les véritables événements « par moi-même.

« D. — Quand vous vous êtes trouvé à Thionville, n'avez-vous pas cherché à constater la vérité d'un fait qui était de nature à vous inspirer de grandes inquiétudes? Il me semble naturel de supposer qu'en s'arrêtant à Thionville le train de blessés avait dû répandre dans la gare une nouvelle qui était déjà connue à Metz dans la soirée du 18, et dont ils avaient pu constater la réalité en traversant, le matin, le camp du maréchal Canrobert.

« R. — Autant que je puis me rappeler les résultats de la bataille du 18, ils étaient bien vaguement et bien inexactement connus à la gare de Thionville, car je n'y ai rien appris.

« D. — Avez-vous chargé le colonel Turnier de vous avoir des nouvelles, et quels renseignements vous a-t-il donnés à votre arrivée à Thionville?

« R. — Oui, j'ai prié le colonel Turnier de m'avoir des nouvelles, et je lui ai même envoyé une ou deux dépêches roulées en cigarettes pour le maréchal; je ne sais ce qu'elles sont devenues. J'ai reçu deux ou trois fois environ de petits billets de lui, qui ne me donnaient pas de renseignements précis sur l'armée de Metz, et j'en concluais qu'il ne communiquait pas plus de son côté que moi-même avec Metz.

« D. — Au moment de votre arrivée à Thionville le colonel Turnier vous a-t-il dit qu'il ne communiquait plus avec Metz, soit par le télégraphe, soit par des piétons?

« R. — Il ne m'a rien dit à cet égard-là, et, comme nous venions de croiser un train de blessés, je ne croyais pas les communications coupées, par le chemin de fer: elles venaient de l'être depuis bien peu d'instant en effet.

« D. — Veuillez expliquer à quel moment précis de votre voyage vous avez causé avec le colonel Turnier.

« R. — J'ai vu le colonel Turnier, pour la première et seule fois, à la gare de Thionville, le 19 au matin, alors que j'arrivais du camp de Châlons. Notre train est parti devant lui pour Metz, et, quand nous avons été obligés de revenir sur nos pas, je n'ai plus vu ni le colonel Turnier ni le sous-préfet. Voilà ce que mes souvenirs me disent; mais, si c'est en revenant en gare de Thionville que j'ai vu le colonel Turnier et le sous-préfet, je ne dis pas le contraire; ce que j'affirme, c'est que je ne l'ai vu qu'une fois.

« D. — Puisque vous avez chargé le colonel Turnier de demander de votre part des nouvelles à Metz, ce ne peut pas être au moment où vous quittez la gare de Thionville marchant vers Metz?

« R. — Bien évidemment non. Lors de mon passage à la gare de Thionville, je n'ai chargé M. le colonel Turnier d'aucune mission de ce genre. Je comptais trop bien à ce moment-là rejoindre le

« maréchal quelques heures après, et ce n'est que vers le 21 ou le 22 août, quand je me trouvais à Montmédy sans nouvelles, ayant déjà été rebuté dans mes efforts pour passer, que je me suis mis en communication par correspondance avec le colonel Turnier, et l'ai chargé de faire parvenir des dépêches au maréchal et de me donner les nouvelles qu'il pourrait recevoir de Metz.

« D. — Jusqu'où, à partir de la gare de Thionville, votre train s'est-il avancé vers Metz?

« R. — Nous n'avons pas fait, autant que je me le rappelle, plus de quatre à cinq minutes de route. En tout cas, nous n'avons pas atteint la première station...

« Avant de partir du camp de Châlons, j'avais été prévenu que des trains de munitions (environ cinq millions de cartouches et 25,000 coups de canon) étaient dirigés par la voie des Ardennes à destination de l'armée de Metz, et je devais donner aux officiers qui accompagnaient ces trains les indications nécessaires pour les faire avancer ou stationner dès que j'aurais eu rendu compte de l'envoi de ces approvisionnements au maréchal Bazaine. Préoccupé de ces trains qui allaient arriver derrière nous, et me voyant coupé à Thionville, craignant de l'être entre Thionville et Audun-le-Roman, nous primes le parti de revenir sur Montmédy, d'où je me mis en relation avec le maréchal de Mac-Mahon.

« Je trouvai, le 19, à Montmédy, M. l'intendant en chef Wolff et plusieurs autres intendants de l'armée de Metz, qui ne pouvaient pas rejoindre leur poste. Je m'occupai immédiatement des moyens de rallier de ma personne le maréchal Bazaine.

« J'envoyai d'abord des gardes forestiers dans différentes directions, avec des dépêches pour le maréchal; moi-même, je me mis en route, déguisé le mieux possible, avec une carte d'inspecteur de chemin de fer, et je cherchai à passer par Briey le 20. Je ne réussis pas, et les hommes envoyés par moi revinrent également sans avoir pu passer; plusieurs m'ont affirmé qu'ils avaient couché au milieu même des Prussiens et m'ont donné des indications sur les postes ennemis, sur les points de passage qui semblaient les plus favorables, mais ma personne ne parvint jamais à passer et à porter mes dépêches. Un capitaine du génie envoyé par le commandant militaire de Sedan fit, de son côté, dans la zone de Longwy, les plus louables efforts pour traverser les lignes prussiennes et gagner Metz.

« M. Vosseur, alors capitaine d'état-major attaché à l'état-major de l'armée du Rhin, qu'une mission avait éloigné de son armée depuis plusieurs jours, nous rejoignit aussi à Montmédy, et ses tentatives multipliées pour faire parvenir au maréchal, même au prix des plus fortes sommes, la moindre dépêche, ou pour le rallier

« de sa personne, n'aboutirent pas plus que les nôtres.

« Pas un homme n'a pu arriver dans Metz, pas un n'en est sorti nous apportant la moindre nouvelle. J'ai prié aussi plusieurs fois M. le colonel commandant la place de Thionville de faire parvenir au maréchal les dépêches roulées en cigarettes que je lui envoyais, mais ses émissaires n'étaient pas plus heureux que les miens ni que moi-même. Je reçus plusieurs individus venant de Paris, qui s'étaient fait forts de pénétrer jusqu'à Metz, et qui pouvaient disposer de fortes sommes. Malgré les facilités comme argent que ces gens bien intentionnés avaient et que je n'avais pas, ils ne réussirent pas non plus. En un mot, je considère que, dans la nuit du 18 au 19 août, la barrière s'est faite autour de Metz, et qu'il était absolument impossible de traverser les postes prussiens, même pour l'homme le plus résolu. J'ai la conscience d'avoir personnellement tenté tout ce qui était possible, soit pour rallier le maréchal, soit pour lui faire parvenir un avis.

« D. — Vous n'avez donc eu aucune nouvelle du maréchal Bazaine depuis son départ de Metz?

« R. — Absolument aucune, ni par ses émissaires, ni par des gens envoyés de Metz.

« D. — Quand avez-vous su que l'armée était rentrée sous Metz?

« R. — Je ne l'ai jamais su.

Pour apprécier cette partie de la déposition du commandant Magnan, il convient de rappeler les faits qui peuvent permettre de se rendre compte des influences sous l'impression desquelles il se trouvait, au moment de son arrivée à Thionville.

Cet officier, qui, au début de la campagne, faisait partie de la division Bataille (2<sup>e</sup> corps d'armée), avait été attaché, le 14 août, à la personne du maréchal Bazaine, qui l'avait demandé comme aide de camp. — Sans qu'il soit nécessaire de supposer qu'il eût reçu les confidences de son chef, hypothèse que justifierait d'ailleurs la confiance que le maréchal paraît lui avoir témoignée dans leurs relations antérieures, on ne saurait admettre que le commandant Magnan n'ait pas eu connaissance, avant son départ de Metz, de l'intention bien arrêtée dans l'esprit du maréchal de se replier sous l'appui du camp retranché, puisque, le 16, le commandant en chef de l'armée du Rhin annonçait pour ainsi dire publiquement cette intention aux officiers de l'état-major général.

D'autre part, le commandant Magnan avait dû nécessairement reconnaître que l'ennemi prononçait son mouvement enveloppant autour de l'armée, du sud au nord, qu'il avait enlevé successivement les routes de Nancy, de Mars-la-Tour et d'Étain. En quittant Metz dans la nuit du 17 au 18, il avait laissé le maréchal Bazaine à Plappeville, et le corps d'armée du maréchal Canrobert en posi-

tion à Saint-Privat, à la droite de l'armée, dont il aurait naturellement formé l'avant-garde dans le cas d'une marche par Briey (1). Il savait enfin à son départ de Châlons que, pendant la matinée du 18, l'armée n'avait pas fait de mouvement, car le maréchal de Mac-Mahon avait reçu, avant son départ de Châlons, la dépêche que le maréchal Bazaine lui avait adressée à Bar-sur-Aube, et que M. Pietri, qu'il venait de quitter, télégraphiait au maréchal, à Metz, l'avis de son arrivée pour le soir même.

Cependant, neuf heures après, le commandant Magnan arrive à Hayange. Il y apprend qu'une grande bataille s'est livrée sur la droite de l'armée et qu'à la suite de cette bataille la voie vient d'être coupée entre Metz et Thionville.

A cette nouvelle, il se reporte en arrière. Ce n'est pas un mouvement irréflecti qui détermine cette longue marche rétrograde, car il est resté environ deux heures à Hayange, où il a eu le temps nécessaire pour prendre des renseignements et se mettre en communication avec la gare de Thionville.

Le lendemain 19, il quitte Charleville à onze heures du matin, rencontre à une des stations qui précèdent Thionville un train de blessés qui a quitté Metz le matin même, à six heures, et demande des nouvelles de l'armée de Metz.

On ne saurait contester que la perte de la bataille de Saint-Privat et le mouvement rétrograde de l'armée aient été connus à Metz dans la soirée du 18. Ces nouvelles, que l'observatoire de la cathédrale annonçait à la division le 18, à sept heures cinquante du soir, n'ont pas tardé à arriver dans la place par les blessés, les fuyards, les curieux, qui avaient pu assister pendant la soirée à la retraite précipitée du 6<sup>e</sup> corps et d'une partie du 4<sup>e</sup>. — A plus forte raison étaient-elles connues, le 19 au matin, des agents de la compagnie de l'Est, que leur service de surveillance et de réparation de la voie avait dû nécessairement tenir en éveil et en mouvement sur la ligne. Assurément elles ne pouvaient être ignorées des employés du chemin de fer qui, à leur départ pour Thionville, avaient constaté de leurs propres yeux, le 19 au matin, qu'une portion de l'armée française, après une sanglante bataille, était rentrée sous la protection des forts.

Ce fait était d'une si haute gravité qu'il est inadmissible que le commandant Magnan, surtout après les vives préoccupations qui lui avaient fait rebrous-

(1) C'est ce que supposait vraisemblablement le ministre, lorsque, prévenu du projet de retraite par Montmédy, il écrivait au maréchal de Mac Mahon :

« 19 août, minuit 15, n<sup>o</sup> 23017.

« Lorsque vous serez à Reims, tâchez de vous relier avec Canrobert, et s'il se peut avec Bazaine, de manière à frapper un grand coup sur l'aile droite de l'armée prussienne, et à vous retourner contre le prince royal de Prusse qui arrive de Nancy. »

ser chemin la veille, d'Hayange à Charleville, se soit borné, en entendant dire à un soldat qu'il avait vu le maréchal Canrobert au milieu des troupes au ban Saint-Martin, à ne pas ajouter foi à ce propos et n'ait pas pris de plus amples informations.

Il en avait le temps, car le train spécial dans lequel il se trouvait était à ses ordres; en tous cas, si le commandant Magnan n'a pu se faire tout d'abord une appréciation exacte de la situation, il a dû nécessairement modifier cette première impression lorsque, arrivant à Thionville à deux heures quarante du soir, il trouva en gare un train qui rentrait de Mézières où l'ennemi l'avait arrêté. Il put alors se renseigner d'une manière complète auprès des agents qui communiquaient depuis le matin avec Metz et qui ne pouvaient fournir que des nouvelles précises.

Ainsi le commandant Magnan sait que l'ennemi est à Mézières en forces (voir dépêche n° 321, bureau de Montmédy, 19 août, sept heures neuf minutes du soir).

D'un autre côté, il tient de témoins oculaires qu'une portion de l'armée française est sous Metz avec le maréchal Canrobert. — Il constate enfin que, depuis le 18 au soir, le combat a cessé.

Peut-il supposer que l'ennemi, qui a réussi en atteignant la Moselle en aval de Metz à former sur la rive gauche son cercle d'investissement, laisse l'armée française se retirer librement et sans combattre par la route de Briey? On ne saurait s'arrêter à cette idée, car la rentrée dans le camp retranché de Metz du 6<sup>e</sup> corps qu'il a laissé en avant-garde sur la route de Briey, la présence des Prussiens à Mézières, le manque de nouvelles venues par d'autres voies, le calme qui succède à une grande bataille, tout indique au commandant Magnan que l'armée s'est retirée sous la protection des forts.

Telles devaient être les impressions du commandant Magnan, au moment où il rentrait en rapport avec le colonel Turnier. Recherchons maintenant les divers incidents qui peuvent permettre de se rendre compte de celles de son interlocuteur et des conséquences de leur entrevue.

*Communications échangées entre Thionville et Metz pendant les journées des 19, 20 et 21 août.*

Comme nous l'avons déjà dit plus haut, dès que le maréchal Bazaine eut reçu avis de l'arrivée de son aide de camp, son attention se porta sur la dernière voie ferrée qui restait libre, et en même temps qu'il écrivait au maréchal de Mac-Mahon : « Je crains pour la voie ferrée des Ardennes », il adressait au directeur des télégraphes de Metz la note suivante :

« 18, deux heures du soir. — Demandez à Thionville ce qui se passe dans les environs, avec invitation de se mettre en relation avec la ligne des Ardennes et de me tenir au courant de tout ce qu'il apprendra, mais autant que possible de ne me donner que des renseignements certains. »

Ces instructions arrivaient à Thionville à deux heures treize minutes du soir; rien ne permet de supposer qu'elles ne furent pas immédiatement transmises le 18, dès leur arrivée à Hayange et à toutes les gares voisines. Par suite, le commandant Magnan aurait eu, à défaut d'instructions plus précises qui ont pu lui être expédiées jusqu'à six heures trente du soir, cette invitation du maréchal Bazaine de le renseigner immédiatement sur la situation.

Il est tout naturel de penser d'ailleurs que, lors même que ces instructions ne lui auraient pas été communiquées, le commandant Magnan, qui, d'Hayange, était le 18 en communication avec Thionville et qui se disposait à rétrograder, a profité des deux heures d'arrêt de son train pour faire parvenir un message à Thionville avec invitation de le transmettre au maréchal Bazaine, aussitôt que la voie serait réparée.

Quoi qu'il en soit, le lendemain 19, à huit heures du matin, le colonel Turnier remettait au sieur Mercier, dans le bureau du directeur des télégraphes, deux paquets de dépêches adressés, l'un au préfet, l'autre au directeur des télégraphes de Metz. La date de ce premier voyage de Mercier est établie d'après les registres du trésorier-payeur général de Metz, qui lui a payé, à la date du 19, une gratification de 50 francs. Ajoutons que ce premier voyage de Mercier ne figure pas sur le registre des fonds secrets du colonel Turnier, quoique cet émissaire déclare avoir reçu 20 francs à son départ de Thionville.

A deux heures quarante, comme on l'a vu précédemment, le commandant Magnan arrive à Thionville et rétrograde sur Montmédy, après avoir conféré avec le colonel Turnier.

A quatre heures et demie, Mercier, qui a pu faire son voyage en voiture (aller et retour) sans être inquiété par l'ennemi, rentre à Thionville et remet au colonel Turnier le reçu du préfet.

Vers sept heures, le garde forestier Déchu part de Thionville avec un pli contenant dix-sept dépêches officielles, dont la plus récente est arrivée dans la place à six heures quinze du soir, et parmi lesquelles se trouve la dépêche du maréchal de Mac-Mahon (n° 33364 Z). Ces dépêches arrivent à destination le lendemain 20, à dix heures trente du matin, et Déchu rentre à Thionville le même jour, à six heures du soir, avec le reçu qui constate l'accomplissement de sa mission.

Dans la nuit du 19 au 20, minuit cinquante-cinq, arrive à Thionville la dépêche du ministre faisant connaître au maréchal Bazaine que les dispositions sont prises en ce qui concerne les fourneaux de mine, en vue de sa retraite par la ligne des Ardennes, avec les instructions suivantes :

« Faire parvenir par tous les moyens possibles au maréchal Bazaine. Obtenir aussi à tout prix

« des nouvelles du maréchal Bazaine et me les faire connaître.

« Ne pas épargner l'argent. »

Dans la matinée du 20, avant huit heures, le colonel Turnier diète à son secrétaire la lettre ci-après adressée au général Coffinières :

« J'ai l'honneur de vous envoyer un agent porteur de nombreuses dépêches, que je vous prie de vouloir bien transmettre.

« Le ministre et le maréchal de Mac-Mahon me demandent à chaque instant des nouvelles du maréchal Bazaine.

« Le commandant... arrivé hier ici, et qui est retourné à Montmédy, sachant la voie coupée, m'en demande aussi. Il m'annonce que les convois de munitions sont à Montmédy ou en arrière, et que, jusqu'à nouvel ordre, les trains ne dépasseront pas cette dernière ville. »

Une dépêche dit au ministre et au maréchal de Mac-Mahon que l'on prétendait que le maréchal Bazaine était à Metz.

« Il serait nécessaire de nous envoyer des agents qui rapporteraient des nouvelles de Metz.

« Les communications avec Metz sont coupées à Hagondange et à Mézières; il serait bien utile de les rétablir. Celles entre Paris par les Ardennes sont libres, mais nous craignons bien de les voir coupées.

« Le ministre recommande de ne pas épargner l'argent. Je vous prie de vouloir bien faire payer 50 francs au porteur de cette lettre, prix convenu avec lui, et de m'indiquer sur quels fonds je pourrai prendre l'argent nécessaire à ces sortes de dépenses. Plusieurs hommes qui ont été employés n'ayant pas été payés, nous trouvons difficilement les agents nécessaires.

« Les ordres relatifs aux mines sont exécutés dans notre commandement. »

Avant d'expédier cette lettre, le colonel Turnier y ajoute, en évitant de le faire connaître à son secrétaire (voir déposition Coquelin), le nom du commandant Magnan, qu'il a fait laisser en blanc, et il met en post-scriptum :

« Le porteur attendra les dépêches et les renseignements qui nous sont nécessaires. »

Il joint à sa lettre une copie, écrite par Coquelin, de la dépêche ministérielle arrivée à minuit cinquante-cinq minutes, et se rend à huit heures du matin au bureau du télégraphe, où il trouve Flahaut, à qui il remet le paquet destiné au général Coffinières. Le directeur des télégraphes expédie à son collègue de Metz, par le même émissaire, les dépêches qu'il a reçues depuis le départ de Déchu.

Flahaut, arrivé à Metz vers deux heures, se rend directement chez le général Coffinières, qui lui remet sa réponse pour le colonel Turnier, et qui écrivait immédiatement au maréchal Bazaine :

« J'ai l'honneur de communiquer à Votre Excel-

« lence une dépêche qui arrive de Paris en passant par Thionville. C'est un homme de Thionville qui a apporté cette lettre. Il n'a, du reste, rencontré personne sur son chemin; il a suivi la rive droite de la Moselle. »

Comme on le voit, en recevant la dépêche relative aux mines que le ministre prescrivait de faire parvenir au maréchal Bazaine par tous les moyens possibles, le général Coffinières s'est efforcé de la lui transmettre. Le maréchal déclare ne l'avoir pas reçue, mais cette affirmation tombe d'elle-même devant les preuves matérielles qui viennent d'être développées. La copie de cette dépêche écrite à Thionville par Coquelin a été retrouvée dans les archives du commandant supérieur de Metz, et la lettre d'envoi que l'on vient de lire ne peut s'appliquer qu'à ce télégramme, dont le dernier paragraphe avait nécessairement attiré l'attention du général.

En quittant le général Coffinières, Flahaut se rendait chez le trésorier-payeur général, où il touchait 50 francs qui lui avaient été promis. Les registres de la comptabilité de la recette générale confirment d'une manière irrécusable la déclaration de ce témoin, dont on ne saurait contester la présence à Metz le 20 août. Il apportait ensuite le paquet du service télégraphique à M. de la Vasselais, qui l'envoyait chez le maréchal Bazaine, au ban Saint-Martin. Il recevait d'un des officiers du maréchal trois dépêches chiffrées à découvert, destinées à l'empereur, au maréchal de Mac-Mahon et au ministre; il se mettait en route le lendemain matin pour Thionville, où il arrivait vers midi, en même temps que la femme Imbert, à qui le lieutenant Charret avait confié la veille une deuxième expédition des trois dépêches chiffrées dont Flahaut était porteur.

Le colonel Turnier recevait donc le 21, à midi, trois dépêches chiffrées, dont il ne pouvait lire le contenu, et qui lui arrivaient par deux voies différentes; Flahaut lui remettait en outre une dépêche en clair du général Coffinières, ainsi conçue :

« 20 août 1870. — Votre commissionnaire m'est arrivé fidèlement. Je lui compte les cinquante francs que vous lui avez promis.

« Si vous êtes certain de faire passer une dépêche, vous pouvez dire que les Prussiens ont attaqué notre armée sur le plateau d'Amanvillers, à 12 kilomètres environ à l'ouest de Metz. « Après un combat des plus vigoureux, nos troupes cédant sur la droite, faute de cartouches, se sont retirées sous Metz et sont entassées entre Longeville, Saint-Quentin, Plappeville, le Goupillon, et la droite du fort Moselle. C'est une assez mauvaise position, attaquant sur les deux faces, de l'est et de l'ouest. Les Prussiens s'établissent fortement autour de nous et ne nous laisseront pas longtemps pour nous refaire. Nous avons onze à